

Va et Vient

VINCENT DÉHOUX

Un ensemble de maisons – au large la brousse coupée ici et là d'autres maisons perdues un peu partout: Etyolo, un village totalement ouvert sur le tout... et le reste. Population d'agriculteurs et à l'occasion chasseurs quoique rarement... Officiellement... Les femmes assurent une forte portion du labeur quotidien. Respect quasi systématique des coutumes ancestrales et ici religieuses : la réjouissance ou l'amusement en étant tout bonnement exclus. Le silence qui régne est troublé par le bruit spécifique de quelqu'un à croquer des arachides, assagi par la chaleur mortelle de l'après-midi mais toujours prompt à s'exciter au moindre événement.

Quelques cases en cercle autour de pas grand-chose mais qui fait centre... Au loin d'autres ensembles de cases identiques que l'on devine habitées de droite et de gauche : Etyolo et la brousse à couper le souffle, chaleurs époustouflantes qui déboulent, vers déjà onze heures, le temps de ne pas se laisser aller à espérer... Délire de la nature où vaquent des cultivateurs traversés par ces peuls de stature strictement verticale et dont on ne se demande même plus à quoi ils servent, se trimbalant toute la journée, pour un oui pour un non que l'on ne cherchera pas à comprendre, d'ailleurs, mais avec qui l'on s'attarde à parler, histoire d'envisager les événements qui viennent d'ici ou là.

Femmes toujours à faire quelque chose, fanatisme religieux, superstitions, beuveries réunions clandestines au retour d'un marigot... Vent, méfiances, et cette vie continuelle toujours un peu inquiète au travers d'une sorte de cordialité, une presque fidélité à travers tout de même de

petites conversations qui remettent les choses à leur place... Et puis à nouveau, des rumeurs qui circulent...

Mais dans cet assemblage, tout va pour le mieux, il faut bien l'avouer.

De temps à autre débarquent quelques touristes s'attendant à trouver un semblant de quelque chose, des maisons, des boutiques, des gens rassemblés autour d'un axe, d'une sorte de centre ville... Il faut donc leur expliquer que Etyolo, c'est tout ça devant à perte de vue à gauche et à droite et donc de leur demander où ils préfèrent aller ou plutôt se rendre parce que là où ils sont, c'est un chemin... Difficile à faire comprendre...

Nemranéké est mon logeur, grand filiforme avec un sourire cachant ce type de désintérêt fondamental pour tout ce qui pouvait se tramer autour de lui. Et près de là, un malchanceux... Gilbert, exhumant le désœuvrement le plus total, redécouvrant son village natal ou plutôt ce qu'il en a toujours été malheureusement pour lui : après une longue absence pour ses études à la capitale Dakar prometteuses question foutre le camp, et dont on se demandait d'ailleurs ce qu'il y avait bien pu y faire à le voir revenir sans rien en dire si ce n'est de rester allongé dans un hamac plongé dans les rumeurs qu'il s'inventait, figé, hagard devant l'éternel paysage qui s'étalait à plat devant lui et dont il ne tirait rien si ce n'est de faire à nouveau le con comme tout le monde... De temps à autre, le besoin de fermer les yeux sur un autre chose au fond et oublier cette réalité qui demeurait à jamais tristement la même : d'une impuissance déconcertante...

Nemranéké m'entraîne au Lumo (le marché) de Koté auquel Gilbert nous accompagnera sans illusion aucune si ce n'est d'y rencontrer son oncle, et une occasion pour moi à ne pas manquer: un prétexte quelconque, ça ne manquerait sûrement pas, pour me faire ramasser dans un mouvement d'ensemble prometteur où ceux à l'origine d'une telle prouesse seraient bien obligés de m'orienter de me poser des questions et en cas d'incompréhension de m'assurer une discussion à demi-mot pour me faire une idée d'un ensemble demeuré jusque là en silence et sans ferveur visible : je ne saisisais pas grand chose à cette situation de calme plat. Et puis faisant partie de cette visite au Lumo en est le retour.

Le Lumo est à deux étages: en bas les frivolités, pagnes, tomates par petits tas, oignons, Nescafé, sucre, lampes à pétrole, étoffes diverses, le tout venant de la Guinée toute proche et en haut derrière les folles herbes, le sérieux: les bonbonnes de divers assommoirs vin de palme,

hydromel, hydrosucre et une sorte d'alcool mal défini mais nettement plus costaud, genre pastis. On en demande une calebasse pour voir et l'on poursuit par un peu de tout et avant de partir on s'en constitue une réserve. Bien entendu, après un rapide tour de table au rayon accessoire, tout le monde se retrouvait au second.

Quant au retour de telles envolées, je les connais par cœur pour y avoir participé maintes et maintes fois avec Nem:

Ils s'enfouissent donc tous à la queue leu leu sur la piste du retour, glissant déjà dans une sorte d'entonnoir les embourbant dans le marigot entraînant avec eux toutes les denrées achetées et avalées maintenant par l'eau. C'est déjà le début de la fin, sorte d'orifice sombre par lequel débute inévitablement la piste du retour, lucarne laissant entrevoir le reste. La pente est douce: ils s'en sortent reprennent haleine pour la perspective de cete longue traversée des savanes à soleil déjà rougeoyant. L'alcool aidant, ça jacasse assez bien dans une joyeuse bonne humeur. Il commence à faire frais et l'on se retrouve tout con au seuil de cette piste filiforme interminable. Le signal a donc été donné et l'on s'assoit: il est hors de propos de s'enfiler un tel périple sans s'offrir une petite rasade, juste pour se revigorer et aborder les choses sérieuses avec cœur. Seulement Julie au bout d'un moment se sent passablement éreintée: elle se recroqueville sur une étroite corniche surplombant la piste, histoire de se faire oublier... Derrière cette sorte de muraille, se loge un petit village où elle compterait bien coucher en dégustant ses propres réserves... Gênée tout de même devant les autres qui obsevent le manège, elle se soulève tout de même, la paroi tourne dévoilant une nouvelle pente. Elle en suit la crête avant de s'affaler pour glisser au bas, l'estomac déjà un peu lourd... Alimentairement ça ne va tout de même pas très fort. On s'arrête, on est bien ici et nul d'ailleurs n'éprouve le besoin de continuer: c'est reparti pour de franches rigolades bien arrosées et accompagnées de quelques rogatons piochés ici et là. Il faut reconnaître une bonne humeur grandeur nature.

Le temps... toujours lui... qui passe et l'on n'est pas très avancé... Tout avait l'air de se calmer: il fallait quand même y aller: c'est tout droit, mais tout de même, ça s'envisage... Concentration. Dans les chaleurs vibrantes, quelques pages de boue à feuilleter... les pieds dans le vert. Plus ils avançaient plus les moiteurs s'intensifiaient, les herbes chargées de mousse pétante, arrachaient tout sur le passage. Et nos pèlerins silencieux de poursuivre leur périple...

Il est difficile de savoir pourquoi chaque semaine, nos gens se ren-

dent au Lumo de Koté: ils ont l'air d'y errer sans raison avouée si ce n'est que tous s'efforcent d'y vendre quelque chose, mais les femmes commerçantes en font tout de même plus que les autres. A se demander s'ils ne s'y rendent pas pour le plaisir d'en revenir, tout simplement.

Quant à moi, j'avais projeté avec Nem une ballade d'une autre ampleur au travers des villages entourant Etyolo... Sait-on jamais: Eganga, Epingué, Gumo, et même Nangar Salemata et enfin Egatche.

Étendu tout habillé sur son lit, l'oncle de Gilbert sourit malicieusement en pensant à son neveu et à la façon dont il le recevra, ici à Eganga dont c'est tout de même un enfant. Il était loin de s'abandonner à l'émoi qu'auraient dû provoquer en lui ces retrouvailles. Depuis toujours, il se doutait le voir revenir pour lui faire part de son infortune, mais n'éprouvait aucune envie d'écouter les jérémiades d'un type assez stupide pour se laisser aller au pittoresque de ces farfelus férus de voyages qui semblaient courir sans cesse après de la nouveauté. Lui ne tenait qu'à détourner ici ou là un peu de cette joie de vivre imprévisible et perdue au milieu du bruit du monde, et si souvent oubliée...

Satisfait au-dehors son besoin de pisser, Gilbert restait là, aussi privé de mouvement que si toutes ses facultés venaient de lui être enlevées: respirant avec peine cet air lourd et saturé, debout mais figé de stupeur. Ce n'était pas, au vrai, qu'il se frappât du peu d'espoir dont'il pouvait placer dans les jours qui s'alliaient dérouler: c'était, tout simplement, que de retourner dans la maison de son oncle lui paraissait décision à laquelle, d'aucune manière, il ne pouvait se résoudre. Sa sœur, une bassine sur la tête devant l'entrée lui sourit tout ce qu'elle pût. Il la regarda s'accroupir.

Laisse-moi te dire ça, c'est tout frais: ils sont tous cons sauf moi. Plus j'y songe, plus je sens que c'est là, la vérité...

Mais sont-ils beaucoup?

Ils ne sont pas beaucoup, ils le sont tous...

Il y avait là, de quoi rire... Gilbert voulait courir, mais une fois installé dans la case, il se trouva incapable de lever son cul de ce maudit fauteuil: l'ivresse ou le cafard, était la seule alternative qui lui restait... Certains étaient déjà affalés, d'autres faisaient au mieux pour s'absorber. L'oncle de Georges était, bien entendu, toujours éveillé à épier... Et Georges de lui lâcher: tu sais mon oncle, j'ai fait beaucoup de chemin pour en arriver à penser comme ça, tu sais...

J'ai remarqué

Non tu ne sais pas comment j'étais avant

Ça n'a aucune importance, j'espère simplement que tes parents encaisseront aussi. De toutes les manières, tu devrais bien les amuser

A l'orée du matin, les salutations conventionnelles accomplies, nous partons Dominique et moi-même vers Eganga : pas une route, ni même une piste, tout juste un chemin où nous nous suivons l'un derrière l'autre sans grand chose à nous dire d'autant que Dominique a bien l'air d'éviter toute discussion avançant d'un pas sûr et alerte, moi le suivant comme je peux d'autant plus qu'il m'a l'air dans un état d'hésitation, un tas de possibles devant lui, en perte et ressasant les histoires de Eganga pendant que je pense à lui pour m'avouer ne pas le connaître: je le vois tout le temps. Nous avançons tout de même corps à corps, à travers champs jusqu'à débarquer pour finir à Epingué, village curieux mangé par un centre disproportionné entouré de cases

Et là sur ma natte, à la lune montante, je me demande quand même dans quelle histoire je me suis une nouvelle fois embarqué: après Koté, Gibert, la «ballade» silencieuse et maintenant des villageois étonnés de nous voir, de vouloir en savoir la raison et Nem d'en inventer une: on ne peut tout de même pas avouer qu'on se ballade... Oui je me demande une nouvelle fois comment j'en suis venu là... À chacune de mes missions, des aventures inexplicables... Enfin, je me résume: j'enquête donc ici sur la musique des Bassari, c'est-à-dire que je me trouve logé chez quelqu'un à qui je pose des questions et participe aux différentes exécutions musicales collectives comme individuelles mais pour ici, strictement collectives. Rien de très compliqué à mener. Mais voyons donc les soucis. J'habite chez Nemranéké, c'est-à-dire dans sa famille logeant un assemblage de plusieurs cases. C'est déjà dire que nos conversations éminamment musicales se trouvent régulièrement entrecoupées de questions ayant trait au déroulement de la vie familiale, les repas, les achats à faire, les voisins qui disent... la visite d'un tel, l'histoire pas croyable qu'un autre a portée... Bien entendu tout ça ne survient pas d'une seule volée, mais surgit de temps à autre: des cheveux chutant petit à petit sur la soupe... soupe que je dois récupérer ensuite. Là-dessus les visites qui doivent toujours s'accompagner de salamalecs qui n'en finissent plus : et comment va ta femme – ça va bien – tes enfants? – bien aussi, je te remercie – et tes cultures – bien quoique pour le mil ce n'est pas fort – et, dans ton quartier, tout le monde se porte bien? – etc... Et le

visiteur fera de même à son tour ... Voilà, inutile de dire que ça coupe... surtout qu'ils n'arrivent pas tous ensemble, bien évidemment, mais se font un plaisir (?) de se suivre à intervalle variable. Voilà: j'ai du mal à garder mes esprits d'autant que certains à la suite de ces représentations obligatoires annoncent un nouvel abracadabra méritant discussion... Et moi, je suis là comme un idiot, un cahier d'écolier sur les genoux... Alors quand tout cela a l'air de se terminer, c'est-à-dire dans l'intervalle de deux apparitions, j'ai du mal à m'y remettre, retrouver où nous en étions, jusqu'à l'envie de poursuivre... C'est la raison qui m'a mené à m'isoler prétextant un déplacement nécessité par mon travail.

Jusque-là je ne peux pas dire avoir été gâté : le lumo où, bien entendu, Nem s'est envoyé quelques rasades du second étage, la visite à XXXX et la situation tendue par les simagrées de Gilbert, la traversée avec un Nem ne disant pas un mot et enfin, le refuge sous un manguier des rayons d'un soleil impitoyable. Voilà, à ce moment, j'ai offert de tuer un poulet pour que les repas de Nem et moi-même ne soient à la charge de quiconque comme j'ai proposé de dormir sur des nattes placées sur des auvents pour ne pas avoir à déménager les habitants et de toute façon, vu la chaleur, c'est mieux ainsi. Oh! Bien entendu, Nem m'a présenté comme un chercheur de musique et donc l'assistance s'est tout de même senti tenue de nous chanter des airs sans queue ni tête... De temps en temps quelqu'un se lève imite un soliste profondément inspiré, tout le monde de rire... Et maintenant donc, allongé, je pense à tout ça, imaginant le pire: la suite... Des villages en plein soleil, des efforts musicaux inattendus, des poulets, des nattes, et la lune venant là exprès au-dessus de ma tête pour y surprendre ma honte... Me cacher??? Je dois vraiment m'y prendre sacrément mal... Peut-être en veux-je trop? Peut-être me suffirait-il de compter ici ou là les instruments de musique, en faire des photos, les mesurer, demander comment on les fabrique... Et même dans le cas de flûtes en bambou. Je suis ethnologue, rien ne doit passer inaperçu! Et alors où placer l'histoire du second étage du Lumo, de Gilbert? du retour rocambolesque des autres?... Je ne sais plus, tiens, où commencer et où finir... Le lendemain rebelote, tout pareil: un petit-déjeuner avec les moyens du bord beaucoup de sourires et pourquoi ne restons-nous pas plus longtemps... Ils connaissent beaucoup de chansons... Non, non, non... Nous devons absolument partir pour Gumo: on nous y attend.

Une nouvelle piste étroite où j'essaie tant bien que mal de me porter à la hauteur de Nem pour cesser de le suivre... Cela le fait rire et son

visage s'éclaire comme devant une apparition inattendue! Me voir tenter une telle péripétie l'amuse profondément et plus que je ne l'aurais imaginé. D'ailleurs c'est bien simple, il en éclate... Ne peut plus se retenir... s'en assoit... Je ne pensais pas le retrouver de cette façon, sûrement pas et j'ai l'impression d'être de nouveau ensemble.

Tu étais comme la biquette, toujours derrière...

Mais comment faire autrement sur de tels chemins?

Et bien tu n'avais qu'à en choisir un autre, tiens... Tu as toute la brousse pour ça...

Je prends alors un peu sur la droite et papotons, enfin ensemble: le village, les quartiers, les gens mais un peu seulement et enfin la question solennelle: Nem, pourrais-tu me chanter quelque chose, là, maintenant? Non! Tu sais bien qu'on a besoin être plusieurs pour chanter et tu sais bien que tu ne verras jamais quelqu'un chanter tout seul, tout de même!

Bref, je ne serai pas allé bien loin... Et cela n'aura pas duré longtemps. C'est peut-être en moi que doit résider la faute, dans mon caractère auquel toute bousculade est étrangère. Tant que je n'arriverai pas à vaincre ma modestie, ma crainte d'importuner, je n'arriverai jamais à rien : je dois livrer combat... Mais qui me dit que si j'en suis arrivé là, c'est tout simplement pour m'être confié à Nem exclusivement? Une idée saugrenue m'a même traversé l'esprit: y aurait-il autant de langages que de personnes?

Et de continuer à marcher... Je laisse Nem me raconter un peu de tout, des drôleries ce à quoi d'ailleurs il s'entend... En échange, je lui raconte un peu de mon aventure, comment je suis arrivé à Kédougou en lui donnant tous les détails, dans l'ordre et très méticuleusement. Puis je fais un saut et reviens à la France, quelques petits passages de ma vie parisienne... Je lui explique certaines choses... Il m'écoute...

Tu comprends?

Un peu mais c'est trop différent

À ce moment non plus je ne serai pas allé bien loin. Mais je continue coûte que coûte : Nem, tu me dis que tu ne peux pas chanter tout seul, bon ! Soit, je ne vais pas revenir dessus. Mais tu connais beaucoup de chants et, rien que pour me faire plaisir tu pourrais m'en chanter un, non? Je ne demande pas tout entier, mais seulement le début, pour voir déjà comment on commence. Je suis quand même là pour apprendre, alors si tu ne fais rien...

Mais je t'ai dit qu'on ne fait pas comme ça

Pourquoi?

Parce que ce n'est pas possible

Vas-y voir, montre moi

Nem se lève et se met à chanter en rigolant, ça l'amuse...

Non, fais le sérieusement, s'il te plaît

Mais je ne peux pas

Pourquoi,

Tu vas voir

Et de nouveau il chante et puis s'arrête... comme il peut... Il rit de nouveau.

Tu comprends maintenant? Je ne peux pas chanter tout seul parce que le chant est trop long, voilà. J'ai besoin de respirer tout de même. Alors, quand on est plusieurs et bien on s'arrange: comme personne ne respire en même temps, alors on peut continuer la chanson.

Et moi qui pensais trouver une sorte d'au-delà fantasmagorique, d'indiscible? Je tombe dans une réalité insoupçonnable...

Gumo, un petit village intime replié et sans aucun effet de spacialité désarmante, non plutôt la hutte... J'ai l'impression d'être ici dans une famille et pas dans un village, et je médite... Nos habitudes passées, je regarde la lune et interroge Dominique une fois de plus:

Dis-moi, si j'ai bien compris, vous chantez ensemble comme cela chacun peut respirer sans que cela interrompe la poursuite du chant. Bien. Mais tout de même on est tous fabriqué de façon identique, à quelque chose près. Je veux dire qu'il est fort probable que je manquerai de souffle en même temps que d'autres et donc qu'il y aura des moments de vide où plusieurs personnes reprendront leur respiration ensemble. Cela doit quand même s'entendre, si c'est comme tu le dis...

Oui, sûrement, mais on n'est pas obligé de faire comme ça... Pourquoi va-ton respirer ensemble? Chacun s'arrête quand il en a envie: il y en a un qui chante trois mots et puis pense à autre chose, je ne sais pas, ou bien s'en va parler à quelqu'un, pisser, je ne sais pas moi... et puis il reprendra quand il voudra. Voilà et c'est pout tout le monde comme ça.

Mais enfin, c'est vrai qu'il y a des «mélodies» qui sont longues, mais pour d'autres, on pourrait les chanter sans avoir besoin de respirer au milieu, non?

Bien, tu as vu les soirées de danse chez le chef?

Oui, évidemment!

Alors, je n'ai pas besoin de te signaler qu'on est là à chanter presque toute la nuit. Et toi tu voudrais que pour les «chants courts», on s'y mette tous ensemble! Ah, non! On ne va pas chanter ici comme ceci et

là, comme cela... Trop compliqué: on fait une fois pour toutes pareil, comme on a dit.

Tu veux dire que chacun chante ce qu'il veut, plus ou moins?

Si tu veux!

Voilà, encore quelque chose de désarmant et d'à peine croyable tellement c'est simple: ils chantent tous ensemble, mais comme chacun veut... C'est tellement simple... J'en ai honte... À aller supposer qu'ils ne me chantent pas tel ou tel chant parce qu'il est chargé de je ne sais quoi d'interdit, d'honneurs quelconques...

Une visite évidente chez le Sous-Préfet histoire de garder le contact avec les autorités locales et lui rappeler ma présence ici. Il était onze heures du matin, et assis derrière son bureau à la Sous-Préfecture il avait, bien entendu, l'air de s'ennuyer. La pièce éclairée par de gigantesques baies vitrées comprenait plusieurs bureaux derrière lesquels s'assouplissaient d'autres fonctionnaires... Cela donnait l'impression d'une cellule de prisonniers de droit commun éternellement en contact les uns avec les autres... Ils se connaissaient d'ailleurs fort bien et partageaient leurs habitudes coutumières sans aucun heurt. Seulement de temps à autre le Sous-Préfet devait veiller à quelque affaire absolument urgente. Je lui rappelle le but de mon activité, les lieux où je me rends habituellement et nous avons ainsi une conversation d'un charme absolu de sorte que ce que je prenais comme une obligation strictement formelle se transforma en un moment délicieux qui nous irons poursuivre à la terrasse du bâtiment pour l'arroser de bière. Bien entendu, je lui présentais Nem, ce qui l'a fait pleurer de rire... Comment pouvais-je imaginer qu'il ignorait l'existence du phénomène? À mon tour d'en apprendre de bien curieuses sur mon compagnon question braconnages, allées et venues de part et d'autre de la frontière avec la Guinée... et puis d'autres affaires plus courantes... disons...

Alors, ces musiques pleines de ferveur respirant la concentration seraient le fait d'un total laisser faire... Quoi de plus naturel pour une musique de tradition orale sinon qu'elle soit l'expression du possible et non l'exécution d'une prouesse? Voilà, je n'en reviens toujours pas de découvrir ce qui va simplement de soi et non l'inattendu. De l'efficacité, simplement ça, de l'efficacité... sans aller chercher trop loin. Et ce n'est pas parce qu'une musique vous arrache ici les tripes qu'il en est de même pour ceux qui la font... De sorte que transcrire cette musique serait de l'ordre de la cartographie donnant à voir les divers chemins reliant un

point à un autre du discours musical en relevant, parmi eux, ceux qui ont été utilisés durant cete exécution particulière aussi bien que ceux qui auraient pu l'être.

Ce serait là le thème d'un second article donnant à lire une description dynamique d'une telle musique en train de se faire, une géographie permettant de *faire la différence*.